

Santiago, 10 agosto, 1963

Mi querido amigo,

Hace poco recibí su carta con el Prólogo adjunto. No me es fácil expresar mis pensamientos en este momento. Lo único lo que sé, es que al leer su Prólogo gocé doblemente: su texto me parece una pequeña obra-maestra de finura, penetración y elegancia (además de ser muy halagüeño y elogioso para mí); pero lo que me causó una alegría quizás más grande aún y me causó cierta emoción, es su actitud muy generosa y afectuosa hacia su viejo amigo, pues sin esta habría sido imposible escribir este Prefacio. Como no podré nunca retribuir en modo adecuado lo hecho por usted, me permití enviarle adjunto mis dos poemas en prosa francesa que me fueron siempre muy caros y que escribí antaño en París. Años más tarde, estando yo en Brasil (antes de venir a Chile), mostéelos a Fortunat [ilegible] profesor de literatura francesa y miembro del Instituto que usted conoció seguramente por su nombre, si no personalmente. Le gustaron a tal grado que quiso prefaciarnos. Desgraciadamente, recibí una invitación para Argentina (y de allí pasé a Chile), lo perdí de vista, y el murió después de su regreso a Francia. Solamente salió a la luz del día el escrito "De l'amour et de la foi" en una traducción italiana en la revista filosófica "Sophia" bajo el título "Dell'amore e della fede" en 1939! Discúlpeme si me detuve un poco sobre estos detalles, es que son estos escritos algo muy entrañable para mí. Y eso por dos razones. No sé bien como los hice, pues conozco muy poco la literatura francesa (aunque empecé hablar francés desde la edad muy tierna), pero sentí que podría con el tiempo componer algunas cosas no desprovistas de valor en el idioma francés – una posibilidad que nunca pudo realizarse. Y, en segundo lugar, son estos dos poemas (y tengo un tercero más) la viva expresión de mi fe en el poder poético de la palabra-poético y mágico a la vez; empero, la vida fue muy brutal conmigo y me despojó de mis anhelos de poeta. Por eso mismo, al contacto con un hombre como usted, algo revive de mi antiguo estado de ánimo.-

Me veré en dos días más con el profesor Laín Entralgo que está aquí por dictar clases sobre la Historia de la Medicina, y leeré con él el capítulo "biológico" de mi libro-quisiera conocer también su opinión. El lo admira a usted igual que yo – y me dijo que no comprende como usted fue capaz de escribir versos de tamaño alcance lo mismo que me deja perplejo a mi también.

Quisiera saber cuales son sus planes para las vacaciones. ¿Irá usted a Méjico para el Congreso de Septiembre próximo? Yo no podré hacerlo, pues siempre estoy en preparación de mi viaje a Europa.

Como el tiempo corre, creo que Jaimito está ya por terminar la High School. ¿Cuales son sus proyectos para el provenir?

Escríbame dos palabras cuando tendrá tiempo y reciba por el momento abrazos cordiales de su viejo amigo.

B.J.

C.S. Como así no me equivoco – la cadencia de las frases no es mala (particularmente en “La Création et la Parole”), sería yo muy contento si usted los leyera en alta voz con su Señora, ya que es sus idioma de ella y me dirá una vez si les gustó.

P.S.C.S Usted me permitirá poner el vocablo “prólogo” en vez del prefacio, pues hay un pequeño prefacio hecho por mí y referente a la disposición del libro.

A mis queridos amigos José y su Esposa afectuosamente el autor,

LA CREATION ET LA PAROLE

Son seuvre créations sehevés, le Seigneur promenait ses regards sur les êtres dont il avait peuplé la Terre. Et belle était la vue qui se présentait à ses yeux. Le loup jouait avec l'agneau et le léopard gâtait avec le chevreau, le lion, le taureau et le bétail qu'en engraisse étaient ensemble. On voyait aussi, confiants et doux l'Homme et la Femme, enfants chéris du Seigneur, heureux parmi leurs Frères les Bêtes. Tous jouaient sur le sein de la Nature riante, et ce qu'on redisait était gai et simple, tour à la gloire de l'Eternel.

Le Seigneur vit donc que tout était bon, et il eut le contentement de son œuvre. Il fallait que rien ne se perdît du bonheur présent et que la félicité de l'Homme lui restât acquise pour toujours. C'est pour quoi, ayant appelé l'Homme et sa compagne, l'Eternel leur dit : "Vous mangerez librement de tout arbre du jardin, mais pour ce qui est de l'arbre qui se trouve au milieu même du jardin, vous n'y toucherez pas, car le jour où vous le feriez la Mort viendra sur vous ».

Avec le temps, les mots du Seigneur rentrés au dedans de l'Homme et des bêtes, commencèrent à les inquiéter profondément. Car les bêtes avaient bien ouïes paroles de l'Eternel et, à la vue de l'Homme, elles se disaient : « Voici l'Homme qui est bien notre maître et qui ne devra jamais toucher à l'arbre au milieu du jardin ! ».

Le calme des Vivants s'en allait tous les jours, ils sentaient l'entrave donnée à l'Homme et le murmure de son contentement emplissait de plus en plus la Terre divine.

Le mouvement des bêtes n'a pu échapper à l'Homme dont le trouble ne cessait d'augmenter. Epouvanté, il sentait le poids de la défense divine peser sur lui avec une force qui rendait lourde la quiétude même de son paradis. Un mal étrange s'emparait de lui pour ne plus le lâcher, et ce fut le frisson de l'Inconnu. Homme il était, portant l'inquiétude dans son sein, et c'est bien elle qui, désormais maîtresse, l'étreignait tout entier et faisait frémir sa chair. Tout près de lui, à la portée de sa main, parmi tant

d'arbres qui âgayaient ses regards, se dressait, très proche et très lointain, l'arbre au milieu du jardin : ce fut l'arbre de la Connaissance, hautement plain de promesses et respirant la tristesse et le trouble, fait pour me jamais connaître es qu'était une étreinte humaine.

Or, parai les bêtes du jardin, le Serpent était le plus rusé de tous, et il savait fort bien ce qui se passait dans les sein de l'Homme et de tous les Vivants. Il s'approcha donc de la Femme et lui souffla ce qu'elle me portait jusque-là que dans les recoins intimes de son cœur. « Vous êtes bien les maîtres de la Création, disait le Serpent, mais encore vous faut-il goûter au fruit de l'arbre de la Connaissance. Va droit à l'arbre au milieu du jardin, va y sans crainte pour cueillir le fruit défendu, sa saveur n'a pas de pareil, et elle fera de toi l'égal de Seigneur ». Et il est arrivé que la Femme mordit au fruit et le tendit à l'Homme, qui cédant à une tentation devenue irrésistible, crut bon d'en manger aussi.

L'épouvante saisit alors tous les Vivants. Confusément, ils sentirent le châtement proche. Et, en effet, se tournant aussitôt vers l'Homme, l'Eternel lui avait dit : « Malheureux, par dix fois malheureux, d'avoir mangé du fruit défendu. La Terre sera maudite à cause de toi que Je vais frapper de mort, toi et ta descendance jusqu'à la fin des âges. Tu retourneras donc en la Terre d'où tu as été pris, car tu n'as été que poussière et tu redeviendras poussière ».

Se tournant ensuite vers les Bêtes au milieu desquelles on voyait, silencieux, un blanc Cygne, très bel à voir, l'Eternel leur avait dit : « Je vais créer la haine entre vous, ainsi que entre vous tous et l'Homme. La lutte sans trêve sera dorénavant votre loi ; aussi je ne vous laisse plus la langue de concorde que vous avez eue en commun avec l'Homme. Toi, lion, tu rugiras ; toi, bœuf, tu beugleras ; toi, chien, tu aboieras, et ainsi chacun de vous aura son langage propre.

Et aussitôt, les Bêtes se jetèrent acharnées les unes sur les autres, les grand tombant sur le petit pour le dévorer et pour succomber à son tour devant un plus grand encore. On voyait les loups déchirer les agneaux port tomber ensuite dans la gueule des lions ; on voyait cerfs, les cornes enlacées dans les cornes, m'épuiser jusqu'au dernier souffle dans un combat prolongé : c'était la vue des belles biches qui les aveuglait, ils mouraient en grand membre, et les biches suivaient de bonne grâce le pas des vainqueurs.

Le regard immobile et cherchant à comprendre les prodige qui se déroulait à ses yeux, l'Homme suivait de près les combat mortel qui naissait à ses côtés. Et déjà commençaient à se glisser vers lui, pour le submerger et l'engloutir, les flots de la Haine meurtrière, ceux qui devaient empourprer d'un éclat sanglant le torrent interminable des âges pour ne s'éteindre que dans la consommation des Temps.

Soudain les Ciel s'obscur ait, le tonnerre se fut entendre, et la Terre trembla dans ses entrailles. Coup sur coup éclatait la foudre, et des lumières éblouissantes tranchant l'espace céleste venaient s'éclipser tour à tour dans une obscurité impénétrable.

Devant le spectacle auguste et terrible que s'offrait la Nature en plein déchaînement de ses forces, l'Homme tremblait de son corps. Une douleur indicible l'envahissait.

Placé au plus haut de la création, aux approches même du trône de l'Éternel, il se voyait précipité maintenant au plus profond des abîmes. La voix prenante et calme qu'il connaissait au Seigneur, il ne la retrouvait plus, ce fut bien celle du tonnerre ! Enfant insouciant, n'ayant connu du Monde que sa face souriante et sereine, il devint d'un coup un Homme, pétri par la souffrance. Oui, il était là, seul en face de l'Univers, son ennemi, seul pour lutter et périr. « Dieu, pensait-il, que ne suis-je un ver rampant sur la Terre et qui se nourrit de la poussière des champs ! Je serais plus heureux à être la toute dernière de Tes créatures ! » Et il est arrivé jusqu'à ce qu'il eut porté envie aux Bêtes de leur bonheur bestial.

Or, la douleur de l'Homme était devenue si grande qu'elle finit par remplir l'Univers pour le déborder tout entier, ne saurait s'arrêter non plus devant la demeure de l'Éternel. Envahi par la souffrance de l'Homme, le Seigneur résolut d'alléger les mots de sa descendance et de lui départir des dons nouveaux, gages de ses destinées futures. Des forces inconnues allaient en effet surgir dans l'Homme pour renforcer ses liens d'enfant avec le Créateur et en faire le maître de l'Univers.

Lentement tombaient maintenant sur l'Homme des paroles d'en haut qui ne lui faisaient plus peur, car il a reconnu la voix du Seigneur et se sentait de nouveau aimé de lui. Et le Seigneur disait : « Que tu t'oublies dans tes heures de joie en t'oubliant toi-même, tu ne cesseras pour cela de Me désirer et de Me chercher toujours. Et je vais ouvrir devant Toi les grands gouffres de la Souffrance et te ferai pénétrer dans la Plénitude des Désirs inassouvis, mais le Gouffre n'aura pas de prise sur toi et ne pourra t'engloutir, et c'est des profondeurs mêmes du Gouffre que tu vas clamer vers Moi pour Me chercher en gémissant, et ce ne sera qu'en pleurant que tu pourras M'atteindre. Toujours en lutte avec les forces de la Terre, tu graviras lentement les marches célestes du bonheur, et tes larmes de joie et de peine, tu les y verras tomber et resplendir. C'est ainsi que tu seras mis à nu devant toi-même et glaive de la Grâce passera par toi sans que tu en souffres. Je veux que tu portes les traces de mon glaive car ses blessures pansant d'elles-mêmes et te guériront de tes maux. Délivré de l'enceinte meurtrière de la Terre ou dépérissent les Vivants du Fini, tu sauras t'élancer par delà les étoiles du ciel, affranchi de l'oppression des espaces pour M'être plus proche et sentir Ma présence. Loin du murmure des mondes, aux approches de l'Infini où ne s'élèvent plus les flots des mers orageuses ni les tourbillons brûlants des déserts, tu te seras retrouvé pour toujours et te seras apaisé dans le calme. Car Je t'ai tourné vers Moi quand je te tirais du Néant et ton cœur demeure inquiet tant qu'il ne se repose en Moi ».

Quand les paroles augustes furent ées dites, l'Homme grandit dans son sein et, d'un coup, il se vit à la mesure de l'Univers.

Le Seigneur avait résolu d'ouvrir toute grande la porte des sens de l'Homme et de lui révéler les prodiges de la Création par ce que tout ce qui serait rentré maintenant par la voie de ses sens, retint gravé dans son cœur et dans celui de sa descendance.

Dieu obscurcit donc le Soleil, les Étoiles et la Lune qui s'obscurcirent et s'éteignirent. Il fit disparaître également de la face de la Terre les animaux et les herbes et les lys des champs avec d'autres plantes si belles à voir, jusqu'aux oiseaux des Cieux. En Ciel et sur la Terre les ténèbres s'étaient faites, la voix du Seigneur se fit entendre : « Que la lumière se fasse », et la lumière se fit. « Que la séparation se fasse entre les eaux d'en bas et d'en haut », et la séparation se fit. Ainsi, l'Homme vit se dérouler devant ses yeux profanes l'oeuvre de la Création toute entière, et il vécut son passé jusqu'au jour même

ou il tendait la main vers l'inconnu pour l'éteindre et le faire sien. Mais en ce moment le voile des Cieux se fendit de haut en bas, et la foudre tombant sur la Terre, traverse les corps de l'Homme, sans lui faire aucun mal. Et il fut, comme si le feu céleste s'était abrité dans le cœur humain y faisant naître une flamme qui ne devait plus s'éteindre. Livré au prodige qui le saisissait tout entier, l'Homme sentit comme si sa langue se déliait alors qu'une voix miraculeuse montait du dedans de lui-même : en effet, la Parole, douce et claire, est apparue à sa bouche et, alerte et sonore, s'est envolée librement d'entre ses lèvres, du coup la solitude était morte.

Il comprit alors que les Seigneur avait tenu sa promesse, et qu'à dont de la Connaissance, ce fut maintenant celui de la Puissance qui s'était ajouté. Possédé de ces forces nouvelles, l'Homme se sentit subir l'envolée de la Grâce qui le relevait de son Terre-à-terre et l'affranchissait du poids même de son corps. Lancé par devant lui, la Parole flamboyante traçait dorénavant la conquête des esprits, mais, adoucie par la prière, elle savait atteindre l'Eternel dans la solennité de ces hauteurs et rendait à l'Homme son immortalité.

Des années innombrables, s'avançant par milliers sur milliers, se sont éculées depuis ces jours, et les enfants des Hommes se sont multipliés sur la Terre. Cependant, la hantise du Mal et la tentation du fratricide n'ayant pas été chassées de leur milieu, ils devaient resté courbés à l'ornière funèbre du Temps, attelés d'une obstination triste à l'héritage des premiers Hommes. Mais il s'en est trouvé plusieurs qui parvenaient à briser l'ennui d'un terre-à-terre interminable et savaient lancer leurs regards vers les étoiles lointaines pour recruter les mystères des mondes innombrables et faire le compte sublime de l'Infini. Il y en avaient d'autres qui, attirés par l'Infini de la Petitesse, en sont arrivés à sortir d'une goutte minime d'eau tout un monde des mondes plus minuscules et plus merveilleux encore, car leurs merveilles étaient grandes comme était grand l'écart merveilleux de la Petitesse.

Or, à côte de tout ceux-la, il y en avait encore d'autres. Guidés par la Beauté de la Parole, il s'en firent des champions par la Monde tout entier. On a vu un chantre aveugle rassembler au son de sa lyre tout un peuple, petit en nombre, grand en destinée. L'auguste vieillard qui a tout perdu par l'obscurité de ses yeux, il l'a retrouvé au centuple avec ses visions lucides dont de longues siècles allaient se nourrir. Et c'était toujours la même vision encore qui, enfantée par la Parole et se mirant dans l'esprit des grands chantres, savait trouver son chemin jusqu'aux tailleurs rudes de la pierre. Visionnaires dociles de la Beauté ils ne cessaient de la figer dans le marbre des temples pour qu'elle puisse, sortie de leurs matins modestes et anonymes, se refléter et se renouveler sans fin. Mais la Parole qui se regarde dans le Beau, n'a point oublié les feux de ses origines, elle savait lancer des foudres par la bouche des Prophètes et faire tressaillir, avec un peuple très petit en même temps que très grand, les peuples innombrables de la Terre.

Cependant, le train des siècles sans lendemain continuait sa marche, en emportant la masse toujours plus lourde de la perdition. Et les germes du mal se sont jetés sur les sens de l'Homme et les ont déviés de leur chemin droit pour transmettre les taches délétères d'une génération à l'autre. On pouvait rencontre des Hommes, qui, en possédant les yeux, ne voyaient pas, et, ayant les oreilles, n'entendaient pas. L'écorce du vice n'a pas tardé non plus de durcir les cœurs humains et de les rendre impénétrables aux rayons de la Paroles lumineuse. Retranchés tout entiers dans

l'étroitesse d'un cœur clos et petit, les Hommes, aveugles de vue intérieure, cédaient, de plus en plus aux tentations de la Haine.

Plus que jamais le chevreau prenait la fuite aux approches de léopard, et le bétail tremblait à la vue du lion ; les Hommes, à leur tour, fuyaient les eaux limpides ou, la nuit, aiment de regarder les étoiles lointaines, et, souvent, à la lueur du crépuscule, ils s'adonnaient au jeu fut-il de leurs images, réfléchies dans la paresse des eaux embourbées et obscures. Mais ces eaux malsaines, tristement lasses et pourries, finirent par infester l'air de la Terre et souiller les Hommes qui les respiraient. Maints peuples, anciens et forts, ont subi la contagion périlleuse, et vite courut sur leurs lèvres le baiser de la Mort pour qu'ils disparussent pour toujours de la face de la Terre.

Des peuples nouveaux et jeunes ont surgis à leur place, se laissant entraîner, comme leurs aînés, par le cortège funeste du Siècle. Mais son royaume n'est point sans limites. Plongés dans des souffrances sans noms, au milieu d'une nuit d'horreur et de perdition, les fils de l'Homme perçoivent de temps en temps des lumières qui les consolent, reflets lointains de la Parole fulminante. Prisonniers sombres de Mal, ils se redressent l'un après l'autre pour s'élancer hors des ténèbres ne fût-ce que pour un instant, un sel instant d'éternité. C'est le Miracle qui est venu s'y offrir. Car le Miracle, ayant apparu à l'aube de la Création et de l'Homme, est vivant jusqu'aujourd'hui et l'éclaire toujours.

Et les fils mort-nés de l'Homme qui renaissent à l'instant merveilleux, vivent dès lors dans un ravissement sans retour, touchés par le baiser des éternelles délices.

La Parole resta fidèle aux empreintes dont elle fut marquée à ses origines, l'Homme, tout comme le Cygne, n'ayant cessé d'être le vrai chantre de la Parole qui était née jadis dans les abîmes de la souffrance pour s'élever à la hauteur des Cieux. Et c'est ainsi que, depuis les temps anciens et jusqu'à nos jours, les enfants du Créateur, s'envolant sur les ailes de la Parole, prennent le chemin de la Patrie lointaine.

DE L'AMOUR ET DE LA FOI

Une forme de la conscience infiniment différente de la Raison, la Foi ne laisse pas d'avoir des attaches qui semblent l'unir directement à l'Amour.

Généralement, les liens intimes de l'Amour et de la Foi nous restent profondément cachés. Vouloir les démêler pour les examiner de plus près, ce serait s'engager dans les voies sombres du souterrain de l'âme, voies plus difficiles à aborder, plus pénibles à suivre, que les chemins les plus ardues de la Terre. Cependant, il existe, dans notre vie intérieure, un facteur puissant et fécond, qui été de tout temps, chez les sauvages et les civilisés, Gentils et Chrétiens, à la base de toute morale et de toute religion : c'est à sa lumière qu'on pourra, il me semble, approcher les liens mystérieux unissant l'Amour à la Foi. Ce grand facteur moral, profondément ancré dans notre expérience intérieure et

que vous connaissez tous, c'est les Sacrifice. C'est au Sacrifice que je pense et à la douleur créatrice qu'il comporte. Offrir en sacrifice que je pense et à la douleur créatrice qu'il comporte. Offrir en sacrifice pour l'honorer à celui que nous ... supérieur, n'est-ce pas un besoin souverain du cœur humain qui s'est montré tel durant toute l'histoire de l'Homme ? Donner la meilleure part de ce que l'on possède, aller plus loin, donner tout ce que l'on a, et même, se surpassant dans l'offrande, aller jusqu'à s'offrir soi-même, n'est-ce de la noblesse humaine l'expression la plus pure ? Ne serait-ce donc pas toujours le même besoin inassouvi qui cherchait jadis son expression dans l'éloquence brutale des holocaustes et des victimes sanglantes, qui savait, avec le temps, trouver des formes toujours plus nobles et qui finit par s'élever jusqu'au sacrifice suprême du Golgotha ?

Assurément, es n'est que dans le Sacrifice qu'il comporte et dont il ne se sépare point, que l'Amour s'affirme en donnant sa mesure, qu'il se réalise et se révèle tout entier ; l'expérience de tous les jours crie à haute voix et affermit cette vérité déjà indubitable. Mais pour ce qui est de la Foi, en est-il, et saurait-il jamais en être autrement ? N'est-il pas vrai que la Foi véritable - celle qui aime à se chercher plus encore qu'à se posséder - se détourne de la Raison et se penche du côté de ce qui n'est pas raisonnable ? Et n'est-il pas également vrai, que cette Foi si ardente ne saurait s'y arrêter pour demeurer dans l'hésitation et l'incertitude ? Poussée par un élan irrésistible, elle ne se sentira satisfaite qu'après avoir franchi d'un bond les limites de l'incertain pour aller droit au-devant du Déraisonnable, et pour l'embraser directement s'il le faut. En enveloppant d'un souffle ardent le Déraisonnable, la Foi tranchera ainsi auprès de la Raison, elle se dressera toute puissante à son côté. L'Amour et la Foi ne sauraient donc se passer du sacrifice qu'ils connaissent également bien et qu'ils appellent souverainement tous deux ; car si l'amant, pour exalter son amour, dans l'élancement d'une joie douloureuse, va perdre tout ce qu'il possède jusqu'au point de se perdre lui-même, le croyant, pour exalter sa Foi, n'ira-t-il pas immoler ses raisons pour lui élever un autel sur leurs cendres ?

L'Amour et la Foi, fondus dans le Sacrifice, semblent ainsi indissolubles, c'est vers ce trait d'union que nous devrions porter nos regards. Ce que dit Saint-Paul dans son adage si connu ne peut donc plus nous suffire ; non contents de juxtaposer l'Amour et la Foi, nous brûlons d'avancer, ne fût-ce que d'un pas, vers la Mystère qui les enveloppe tous deux. En effet, aussi bien que l'Amour et la Foi s'élèvent, atteindraient-ils de leur élan incomparable cet infini, cette éternité même à laquelle ils aspirent et qui, seule, parvient à les absorber dans leur sein, on ne saura oublier pour cela les sources véritables d'où ils proviennent, on ne saura détourner les regards du fond de notre cœur d'où s'élance l'arbre de la Connaissance comme s'il voulait cacher et recouvrir tout ce que de son cœur tourmenté restait d'accessible.

Toutes les forces, y sont, toute sève y circule, alors que de ce fond caché semble monter vers nous un appel étrange, indéfinissable et proche en même temps, qui voudrait nous faire saisir l'insaisissable.

Saisir l'insaisissable ! Quels tragiques efforts que ceux de l'homme ! Poussé par l'attrait irrésistible de la Connaissance, il est voué fatalement à chercher l'incompréhensible pour « le comprendre », s'appliquant sans cesse à passer au crible de la Connaissance ce qui n'existe que dans la demi obscurité de l'inconscient.

Fatalement, il doit être en quête de mots tirés de son pauvre vocabulaire, dont son crible ne saurait se passer. C'est ainsi que nous pensons à « décrire et définir » le fond commun de l'Amour et de la Foi, ce font d'où jaillit le Sacrifice et qui se défend d'être désigné. Puisqu'il faut, nommons-le, malgré qu'il nous en coûte : le Désir.

Or c'est bien la tension désireuse de l'âme humaine qui, vraie source de ce qui se manifeste en nous et à travers nous, l'est aussi, et avant tout, pour l'Amour et la Foi ; ce n'est que ce font désireux qui leur confère une empreinte particulière en même temps que profonde.

Que l'Amour, d'un côté, le Désir, d'un autre, se sentent des attaches très intimes, cela ne saurait être mis en doute par personne. Autant vaudrait laisser tomber en oubli les pensées d'un Augustin qui, avant les autres et mieux que tous les autres, a su mettre en relief les rapports étroits de l'Amour, du Désir et de la Volonté.

Mais il importe de savoir que pour ce qui est de la Foi, il n'en saurait guère être autrement. La Foi qui transporte les montagnes, elle ne peut nous être donnée qu'avec le Désir qui nous soutient. Otez de nous le Désir, anéantissez jusqu'à la moindre de ses étincelles, bannissez-le loin de notre conscience, que verrez-vous ? C'est à peine si vous reconnaîtrez alors cette âme humaine, désormais dénuée de tout son vouloir et en proie au vide surgissant de ses attraits perdus. Ce n'est pas elle qui s'attendrait maintenant à un miracle, ce n'est plus pour elle que se lèveront les montagnes, emportées par la force de la croyance ...

Oh, Prodige, grand entre tous ! Que tu surgisses présentement devant elle et que tu t'accomplisses directement à sa vue, aurait-elle des yeux pour te voir, comment pourrait-elle jamais te percevoir, ayant perdu déjà tout sens du vouloir !